

Mise au point sur les « révisionnistes » du freudisme selon Elisabeth Roudinesco

par Jacques Van Rillaer
professeur à l'université de Louvain-la-Neuve

E. Roudinesco qualifie de « révisionnistes » les historiens du *Livre noir de la psychanalyse* qui remettent en question des légendes freudiennes. Elle écrit par exemple dans *Pourquoi tant de haine ? Anatomie du Livre noir de la psychanalyse*. Paris : Navarin, 2005, p. 16 :

« Dans les deux premières parties [du *Livre noir de la psychanalyse*], “La face cachée de l'histoire freudienne” et “Pourquoi la psychanalyse a eu tant de succès”, sont rassemblés des textes et des entretiens d'historiens majoritairement anglophones et connus pour leurs positions dites « révisionnistes » : c'est ainsi qu'ils se sont eux-mêmes désignés, il y a vingt ans, en prétendant réviser les mythes fondateurs de l'imposture freudienne. »

1° « C'est ainsi qu'ils se sont eux-mêmes désignés » :

Comme toujours, Mme Roudinesco affirme sans citer des sources précises et vérifiables. J'ai lu les ouvrages de ces auteurs et consulté les index des matières de leurs livres, notamment :

Cioffi, F. (1998) *Freud and the question of pseudoscience*. Chicago: Open Court, 314 p.
Crews, F. C. (1998) *Unauthorized Freud. Doubters confront a legend*. N.Y., London: Viking, 301 p.
Sulloway, F. (1979) *Freud, biologist of the mind : Beyond the psychoanalytic legend*. N. Y.: Basic Books. Trad.: *Freud, biologiste de l'esprit*. Fayard, 1981, 595 p.

Je n'ai trouvé nulle part le mot « révisionnisme ».

Sulloway, il est vrai, utilise des termes synonymes du **sens premier** de ce terme (voir *infra*), mais nullement synonymes du nouveau sens que lui ont donné les négationnistes et... Mme Roudinesco. Sulloway écrit par exemple :

« Si par cette biographie intellectuelle j'ai voulu opérer un *redressement* dans l'histoire des études freudiennes, je n'ai pas sous-estimé ni le pouvoir de résistance de la légende ni la puissance historique d'une mythologie si élaborée. » (trad., p. XVII)
« Cet ouvrage présente une *réinterprétation* de l'ensemble de la signification et des sources conceptuelles de la psychanalyse freudienne. » (id., p. 1) (Je souligne).

Je n'ai trouvé nullement part le mot « révisionnisme » dans *Le livre noir de la psychanalyse*.

Jusqu'à preuve du contraire, je suis convaincu que Mme Roudinesco invente.

Quand une historienne « universitaire » fait des insinuations sans citer de référence, on doit se demander si elle ne fait pas consciemment une manipulation grâce à de fausses citations.

2° On peut à juste titre soupçonner Roudinesco de jouer sur le sens du mot « révisionnisme », de façon à suggérer qu'il y a une parenté, voire une identité, des auteurs — qu'elle qualifie de « révisionnistes » — avec les « négationnistes », bref : ces auteurs seraient des « antisémites ».

Ceci est une stratégie efficace, du moins en France, car, comme l'écrit Jacques Le Rider dans *Le Monde des livres*, « l'antisémitisme est la pire des accusations, celle qu'on lance pour tuer son adversaire.¹ »

Quoi qu'il en soit, une mise au point sémantique s'impose, au terme de laquelle il est logique de considérer Freud comme un « révisionniste ».

En effet, Freud s'est efforcé de démontrer que Moïse était un Egyptien qui, après la mort d'Ilkhnaton, fondateur du monothéisme, s'est lié avec une bande d'immigrants incultes pour créer un peuple qui adopte la croyance du pharaon disparu. Selon Freud, Moïse a dû faire face à de nombreuses révoltes contre son autorité et a finalement été tué par ses hommes. Ce meurtre a provoqué une culpabilité et l'espoir qu'il puisse être racheté par un Messie. Ce meurtre explique également que les juifs s'imposent des lois rigoureuses, pénibles et mesquines qu'ils s'imaginent voulues par Dieu, etc.

Dans ce qui suit, le lecteur trouvera :

1° une mise au point sur le sens du mot « révisionnisme »

2° les pages d'Ernest Jones, le disciple et biographe de Freud, sur le livre *Moïse et le monothéisme*.

1° Qu'entend-t-on par « révisionnisme » ?

1) Rey, Alain (1992) *Dictionnaire historique de la langue française*. Paris : Dictionnaires Le Robert, vol.2, page 1800.

[citation intégrale de l'article]

« RÉVISIONNISTE adj. et n. a d'abord désigné (1851) et qualifié (1920) le partisan d'une révision, en particulier de celle de la Constitution. Le mot désigne spécialement les partisans du général Boulanger, dont le programme comprenait la révision de la Constitution de 1875 (emploi attesté au XX^e s., en histoire), et les personnes favorables à la révision du procès de Dreyfus (1920, dans Proust). En politique, c'est le nom donné aux membres des partis communistes taxés de révisionnisme (1955).

RÉVISIONNISME n. m. dérivé de *révisionniste* par changement de suffixe (1897), désigne l'attitude de ceux qui remettent en question une constitution, puis ceux qui contestent les fondements d'une doctrine (1903) ; il s'est spécialisé en politique pour la révision du marxisme par les tenants d'une solution réformiste. Le mot s'applique aux partis socio-démocrates ou socialistes, avec l'établissement du premier État de dictature du prolétariat, en octobre 1917, puis en France, avec la scission survenue au congrès de Tours (décembre 1920), au parti socialiste. Dans le discours de l'orthodoxie stalinienne, le mot s'est appliqué aux tendances socio-démocrates en général et aux régimes socialistes de type modéré (Yougoslavie en 1948 ou moins absolu l'U. R. S. S. elle-même après 1953 pour l'Albanie ou la Chine). La notion reste relative et variable. Elle n'a plus d'objet autre qu'historique après la disparition des orthodoxies marxistes-léninistes. »

¹ 30 octobre 2009.

2) *Encyclopædia Universalis*

« Négationnisme »

Par Nadine Fresco

© *Encyclopædia Universalis* / Nadine Fresco 2004

Reproduction interdite sauf pour usage personnel

<http://www.phdn.org/negation/universalis.html>

« En raison de sa nature et de son ampleur, le génocide perpétré par le régime nazi contre les juifs a profondément marqué l'histoire contemporaine. La manifestation la plus paradoxale de cette empreinte est fournie par l'entreprise qui consiste à nier la réalité de ce génocide. Qualifiée de "révisionniste" par ses promoteurs à partir des années 1970 pour lui donner un semblant de scientificité, celle-ci est désignée à juste titre comme négationniste par les historiens.

Réactualisant une longue tradition antisémite de l'Occident, les négationnistes dénoncent un prétendu complot juif international qui aurait fabriqué de toutes pièces cette "escroquerie du XXe siècle" dans le but de justifier l'existence de l'État d'Israël et d'extorquer de scandaleuses réparations à une Allemagne innocente.

Le négationnisme a connu en France un développement particulier. En effet, deux de ses principaux précurseurs — Maurice Bardèche et Paul Rassinier — étaient français. De plus, l'histoire de sa diffusion y est marquée, à partir des années 1970, par une convergence de vues et d'actions entre des milieux d'extrême droite et des personnes issues d'un milieu radicalement opposé, celui des groupuscules d'ultra-gauche.

[...] »

3) "Toupictionnaire" : le dictionnaire de politique

<http://www.toupie.org/Dictionnaire/Révisionnisme.htm>

Révisionnisme

Étymologie : du latin *revisere*, revoir.

Le révisionnisme désigne l'attitude critique de ceux qui remettent en cause de manière rationnelle les fondements d'une doctrine, d'une loi, d'un jugement, d'une opinion couramment admise en histoire, ou même de faits établis.

Le révisionnisme est une démarche naturelle de l'historien consistant à réviser en permanence le savoir historique, tout en utilisant les règles et méthodes scientifiques du métier. En se basant sur un apport d'informations nouvelles, sur un réexamen des sources, il propose une nouvelle interprétation de l'histoire.

Le terme a été, à l'origine, employé pour la remise en cause des conclusions rendues au sujet de l'affaire Dreyfus et pour demander la révision de son procès.

Le révisionnisme a plus particulièrement désigné la position de certains communistes qui étaient convaincus de la nécessité de réviser la doctrine marxiste avec l'évolution politique, sociale ou économique de la société, en remettant en cause une partie des thèses révolutionnaires et en s'écartant de l'orthodoxie marxiste-léniniste. C'est ainsi que le Parti communiste français fut traité de révisionniste par ceux-là mêmes qu'il qualifiait de gauchistes.

De nos jours, le révisionnisme désigne, à tort, une tendance à remettre en question les atrocités du nazisme dans les camps de concentration et à minimiser, voire à nier, le génocide des Juifs. Il convient, dans ce cas d'utiliser le mot "négationnisme".

<http://www.toupie.org/Dictionnaire/Negationnisme.htm>

Définition du négationnisme

Etymologie : du latin *negatio*, négation, dénégation.

Le négationnisme est la position de ceux qui nient, contestent ou minimisent la réalité du génocide des Juifs par le régime nazi d'Allemagne pendant la Seconde Guerre mondiale. Il consiste notamment à prétendre que l'existence des chambres à gaz et la volonté de persécution relevaient d'un mythe. Son but est principalement de réhabiliter le nazisme.

La démarche du négationnisme se caractérise par l'utilisation d'une méthodologie partielle et malhonnête, réalisant la sélection, la dissimulation, le détournement ou la destruction d'informations corroborant l'existence du génocide alors que les faits ont été indubitablement établis. En outre, ses motivations ne sont pas uniquement la recherche des faits historiques, mais cachent des arrière-pensées politiques ou partisanses.

Le terme "négationnisme" a été créé par l'historien Henry Rousso en 1987 afin d'éviter l'ambiguïté avec l'utilisation inadéquate du mot "révisionnisme" par ceux qui niaient la réalité du génocide.

L'expression publique du négationnisme est sanctionnée par la loi dans de nombreux pays. Une résolution de janvier 2007 des Nations Unies condamne la négation du génocide des Juifs par le régime nazi pendant la Seconde Guerre mondiale.

Par extension, le mot négationnisme est utilisé pour la négation d'autres crimes historiques (Arménie, Rwanda, Cambodge...).

4) Pratique de l'histoire et dévoiements négationnistes

<http://www.phdn.org/index.html>

<http://www.phdn.org/negation/definition.html>

Le négationnisme: définition(s)

Le négationnisme est le discours qui consiste à contester ou nier la réalité du génocide des Juifs perpétré par les Nazis et leurs complices pendant la Seconde Guerre mondiale. Cette négation passe par la négation ou la contestation de la réalité, de l'ampleur, des modalités du génocide, ainsi que de la volonté des Nazis de le commettre. Il s'agit d'un discours antisémite virulent, bien qu'implicite, dont l'objectif est de réhabiliter l'antisémitisme explicite, les régimes politiques qui

ont commis le génocide, ainsi que les conditions, notamment politiques, de réalisation du type même d'événement qu'il nie.

Les négationnistes se sont auto-désignés sous le vocable de « révisionnistes » pour être associés à une démarche historique ou politique classique, le « révisionnisme ». Dans le cas politique, un « révisionnisme » désigne la position idéologique demandant la révision d'une doctrine politique donnée. Dans le cas de l'histoire, il s'agit ni plus ni moins que de la démarche consistant à réviser en permanence le savoir historique, en utilisant évidemment les règles du métier d'historien. Dans la mesure où les négationnistes trahissent absolument toutes les règles de ce métier, que leur discours constitue une anti-histoire formée de mensonges et de falsifications, il est tout à fait impropre de les désigner sous le vocable de « révisionnistes ». Cependant l'utilisation de « révisionnisme » perdure dans son sens de « négationnisme », ainsi qu'un des exemples donné plus bas l'illustre. Le lecteur averti prendra soin d'utiliser le vocable adéquat de « négationnisme ».

Le mot « négationnisme » a d'ailleurs été formé par l'historien Henry Rousso en 1987, dans le but explicite de lever la perverse ambiguïté et la parfaite inadéquation de « révisionnisme » pour désigner le discours des négateurs du génocide :

« Le grand public découvre [en 1978] le milieu interlope des “révisionnistes”, un qualificatif qu'ils s'attribuent impunément : le révisionnisme de l'histoire étant une démarche classique chez les scientifiques, on préférera ici le barbarisme, moins élégant mais plus approprié, de “négationnisme”, car il s'agit bien d'un système de pensée, d'une idéologie et non d'une démarche scientifique ou même simplement critique. » (Henry Rousso, *Le syndrome de Vichy*, Seuil, Points Histoire, 1990 — 1ère éd. 1987—, p. 176).

« Même s'ils tentent de se présenter comme des historiens, les négationnistes, que l'on a pendant longtemps désignés, de manière impropre, sous le terme de révisionnistes vont jusqu'à nier l'existence même de la Shoah. » (Anne Grynberg, *La Shoah, l'impossible oubli*, Découverte Gallimard, 1995, p. 136).

2° Moïse et le monothéisme (1939)

Extrait de : Ernest Jones (1957) *Sigmund Freud : Life and Work*. Vol.3. Basic Books.
Trad.: *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, P.U.F., 1969, 568 p., pp. 410-414.

410

« L'ultime contribution qu'apporte Freud au sujet de la religion se trouve dans son dernier livre : *Moïse et le monothéisme* (5).

Écrit en 1939, alors que Freud était âgé de plus de quatre-vingts ans, cet ouvrage représente son dernier effort créateur. J'ai en partie expliqué antérieurement les conditions inhabituelles sous lesquelles il fut composé (6), et qui expliquent sans doute le plan curieusement irrégulier du livre. Lorsque Freud déclarait en 1938 l'avoir écrit deux ans auparavant, il ne pouvait que se référer au fait qu'il l'avait réécrit pendant l'été de 1936, étant donné que le livre avait été rédigé encore deux ans plus tôt. Nous allons à présent discuter du motif qui poussa probablement Freud à préparer ce remarquable ouvrage.

(5) G.W., XVI, 103-246 ; S.E., XXIII.

(6) Voir chap. V et VI, pp. 221-222, 247-248, 257.

Il y a deux thèmes principaux dans le livre : une étude des origines de la religion juive et aussi, dans une certaine mesure, de celles de la religion chrétienne, suivie de considérations sur la signification de la religion en général.

La première partie soulève la question de l'origine raciale de Moïse. D'autres chercheurs ayant remarqué qu'il portait un nom égyptien s'étaient contenté de dire « très curieux », et de passer outre ; retenus sans doute par la crainte de la tradition biblique, ils n'ont même pas permis à l'évidente pensée que si Moïse portait un nom égyptien c'était parce qu'il *était* Égyptien d'effleurer leur esprit. Freud, dont l'intelligence n'était pas inhibée par une telle influence, fit cette déduction directe et la confirma par une jolie analyse de l'histoire de sa naissance. Pour quiconque a étudié les mythes d'exposition du nouveau-né (1), la conclusion que la Princesse égyptienne serait la véritable mère est très convaincante ; elle confirme celle à laquelle sont parvenus beaucoup de lecteurs cyniques, dont le personnage viennois bien connu « der kleine Moritz » (2).

Dans la seconde partie, Freud examine les raisons pour lesquelles un Égyptien de noble naissance aurait lié son sort à une bande d'immigrants incultes, et se demande comment on pourrait concevoir qu'il leur ait donné leur religion. Plusieurs auteurs en étaient déjà arrivés à la conclusion que la religion juive découle des déclarations monothéistes d'Ikhnaton, dont sa remarquable omission de l'adoration du Soleil, et que la coutume de la circoncision est probablement d'origine égyptienne. Freud avance ensuite l'hypothèse nouvelle selon laquelle Moïse, après la contre-révolution qui avait suivi la mort d'Ikhnaton, avait dû faire face à un choix douloureux : devenir un renégat ou partir en exil. Comme il s'agissait d'un homme au caractère exceptionnellement bien trempé et sincèrement convaincu de la vérité et de la noblesse des vues d'Ikhnaton, il prit, lorsqu'il se vit rejeter par ses compatriotes égyptiens, la courageuse décision de choisir, et dans un sens de créer, un peuple à lui qui épouserait les croyances religieuses qui lui étaient si chères. Freud pense aussi que les hommes de la suite qui accompagnait Moïse, ce grand noble, devinrent les lévites, ce qui expliquerait les noms égyptiens portés par certains d'entre eux ; ils constituèrent une minorité influente de ce nouveau peuple, et favorable à Moïse.

Disons en passant que le célèbre couplet oxfordien sur les juifs trouve ici sa réponse. L'une de leurs nombreuses caractéristiques est qu'ils croient que Dieu les a choisis alors qu'ailleurs nous n'entendons

(1) Voir G.W., VIII, 74-76 ; S.E., XI.

(2) Dans son commentaire, « c'est elle qui le dit ».

parler que de peuples ayant élu un Dieu ou un autre ; et il semble probable que cette étrange croyance ait grandement favorisé leur survie en tant qu'entité séparée. Freud remet les choses en place à savoir, le fait étrange que Moïse, leur chef et leur créateur, les ait choisis. Son but était d'en faire les égaux si ce n'est les supérieurs des Égyptiens. Aussi leur enseigna-t-il la plus pure des religions, les marqua-t-il par la pratique de la circoncision, et les sortit-il audacieusement de leur esclavage. Moïse dut faire face à de nombreuses révoltes contre son autorité, et Freud accepte la conclusion qu'Ernst Sellin tire de son étude de l'Ancien Testament : l'une de ces rébellions aurait amené sa mort. Ce grand meurtre fut décisif pour l'histoire. Il provoqua une forte réaction de culpabilité et de remords, un refus d'accepter que Moïse soit le père du monothéisme — qui aurait déjà existé à l'époque des patriarches imaginaires — et l'espoir que ce péché soit un jour racheté, c'est-à-dire la croyance en un Messie (d'où incidemment la religion chrétienne).

A ce stade, Freud affronte les conclusions historiques des plus hautes autorités qui rejettent l'histoire de la Bible d'après laquelle Moïse aurait vécu en Égypte, et soutiennent qu'il s'agissait d'un prêtre midianite d'un Dieu volcanique local, Jahvé de Quadès. Ce qu'il propose pour résoudre cette contradiction, c'est qu'en fait deux hommes sont réunis dans la figure légendaire de Moïse : le chef égyptien qui imposa sa religion et sa loi aux juifs et fut assassiné dans le désert, et le prêtre pacifique, gendre de Jethro, qui vécut quelque deux générations plus tard. Aucun de ces deux personnages n'était à proprement parler un juif — bien que les midianites aient été considérés comme des parents éloignés — de sorte qu'il n'est pas nécessaire de blâmer uniquement Freud d'avoir privé les juifs de leur grand héros national. Dans le siècle qui suivit la fin tragique de Moïse, un compromis s'établit entre sa religion et la religion jahviste, entre les juifs ayant vécu en Égypte et ceux qu'ils rejoignirent après avoir quitté ce pays. Au début, ce fut la religion de Jahvé qui prit le dessus, car elle convenait mieux à la soif de conquête dont les juifs étaient alors animés que la pure religion de vérité et de justice d'Aton. Mais celle-ci ne fut jamais complètement oubliée et se tailla une place de plus en plus importante grâce aux grands prophètes qui en proclamaient sans cesse la vérité, jusqu'au jour où elle fut reconnue. Le Jahvé assoiffé de sang du début de l'Ancien Testament fut relégué à l'arrière-plan : « L'ombre du Dieu dont il avait pris la place devint plus forte que lui. »

Freud résume son exposé par cette formule où son amour du dualisme se donne libre cours : « Aux dualités bien connues de l'histoire juive : *deux peuples* qui fusionnent pour former une nation,

413

deux royaumes issus du morcellement de cette nation, une divinité portant deux noms dans les sources de la Bible, nous ajoutons encore deux autres dualités : la fondation de deux nouvelles religions dont la première, d'abord refoulée par la seconde, ne tarde pas à réapparaître victorieusement, enfin deux fondateurs de religion appelés tous deux Moïse, mais dont nous devons séparer l'une de l'autre les personnalités. Toutes ces dualités découlent nécessairement de la première : en effet, une partie du peuple subit un événement traumatique qui fut épargné à l'autre » (1). (Trad. A. Berman, coll. « Idées », p. 71.)

Il donne ensuite une description des caractéristiques des juifs, notamment de leur confiance en eux-mêmes, de leur ténacité, et de leur préférence pour les occupations intellectuelles. La plupart des peuples se sentent supérieurs aux autres, mais dans le cas du peuple élu, ce sentiment est ancré dans sa religion et n'en est, par conséquent, que plus ferme. Et il aurait difficilement pu survivre sans l'aide de la religion mosaïque. Toutefois, la faiblesse de cette dernière réside dans le fait qu'elle n'exprime que la moitié de l'ambivalence inhérente à tout sentiment de culpabilité puissant : le sentiment de péché que Freud considère en partie comme une continuation du remords né d'avoir assassiné le Père, Moïse. Les malheurs qu'endurait ce peuple étaient une excuse bienvenue pour expliquer la sévérité de Dieu. « C'est parce qu'on avait enfreint les lois de Dieu que celui-ci vous punissait, et par besoin d'atténuer le remords implacable jailli d'une source si profonde, on se voyait contraint de rendre ces lois toujours plus rigoureuses, plus pénibles et aussi plus mesquines » (2) (p. 180). Ce masochisme moral conduisit à un éloignement des vraies prescriptions de Moïse, à une reprise du cérémonial qu'il avait tant voulu éviter et à une dégénérescence vers les éternelles formations réactionnelles de la névrose obsessionnelle.

Une solution fut apportée à la faiblesse mentionnée ci-dessus par un autre grand juif, Paul. Freud suggère que la croyance dans le Messie, entretenue par tous les prophètes, pourrait avoir son origine dans le désir du retour de Moïse — le Père assassiné. Lorsque Jésus, dont les préceptes moraux surpassent même les sommets atteints par les prophètes qui l'ont précédé, fut à son tour assassiné, Paul, le créateur de la théologie chrétienne, eut une inspiration de génie. Acceptant Jésus comme le Messie, il fit justement remonter le sentiment de culpabilité

existant à sa source primitive ; il l'appela « péché originel », péché mortel (c'est-à-dire meurtrier) contre Dieu le Père. « Le meurtre dont on ne pouvait faire mention fut remplacé

(1) G.W., XVI, 154 ; S.E., XXIII.

(2) G. W., XVI, 243.

414

par le concept vraiment vague du péché originel » (p. 181-182) (1).

Cependant, le désir de meurtre lui-même avait été remplacé par le fantasme de l'expiation, accueilli sous forme d'un évangile de rédemption. « Un Fils de Dieu, lui-même innocent, s'était sacrifié — avait pris à son compte la culpabilité de tous. Il fallait bien que ce fût un Fils puisque le meurtre avait eu un Père pour victime... Le judaïsme avait été la religion du Père ; le christianisme devint la religion du Fils. L'ancien Dieu, le Dieu-Père, passa au second plan ; le Christ, le Fils, prit sa place, comme aurait voulu le faire à une époque révolue chacun des fils révoltés. Dès lors, le judaïsme ne fut plus, pour ainsi dire, qu'un fossile » (2) (p. 119-120).

Faisant allusion à la dégénérescence qui atteignit plus tard le christianisme, son syncrétisme politique l'amenant à adopter un cérémonial rituel et à pratiquement sombrer dans le polythéisme, Freud déclare que c'est comme si les prêtres d'Amon remportaient une nouvelle victoire sur les pures croyances d'Aton.

Il discute ensuite des diverses sources de l'antisémitisme, dont celle qui nous intéresse ici, le refus des juifs d'accepter le Messie qui se coupèrent ainsi de l'expiation ou de la rédemption qu'il leur offrait. Pour lui, dans la personne de Jésus, les juifs se rendaient coupables d'un nouveau meurtre de Dieu, et le reproche des chrétiens prend cette forme : « Vous refusez d'avouer que vous avez tué Dieu (le prototype de Dieu, le Père primitif et ses réincarnations ultérieures) ; nous avons, c'est vrai, fait la même chose, mais nous l'avons avoué, et depuis nous nous sommes rachetés » (3) (p. 122).

En ayant terminé avec la considération de ces deux religions, Freud se met en devoir de tirer quelques conclusions quant au développement de la religion en général. Il reprend ici celles qu'il avait exposées des années auparavant dans son livre *Totem et tabou*. Sa principale addition concerne l'importance qu'il accorde à présent à la période de latence avec « un retour du refoulé » tardif pour expliquer la profondeur particulière du sentiment religieux. *L'avenir d'une illusion* avait été critiqué, parce que cet ouvrage semblait ignorer cette caractéristique de la religion. »

(1) G.W., XVI, 244.

(2) G.W., XVI, 136, 138, 215.

(3) G.W., XIV, 196.